# Cinq jours de neige



LD Rivano

# Cinq jours de neige

*Une nouvelle de LD Rivano*

# Chapitre 1 — Deux heures, aller-retour

*Valentine*

Mon téléphone sonne au moment où je quitte l'autoroute.

Apolline. Évidemment.

— Valentine, tu es arrivée ? Maman veut savoir si on peut mettre des bougies dans la grange. Des vraies. Pas des LED. Elle dit que les LED, ça fait salle des fêtes.

— Oui, bien sûr. Je regarde ça.

Je n'ai aucune idée de si on peut mettre des bougies dans une grange. Une grange, c'est du bois. Du foin, peut-être. Mais je dis oui. Je dis toujours oui. Je verrai après.

— Et la neige ? Tu as vu la météo ?

— Pas d'inquiétude. Je fais l'aller-retour. Deux heures, pas plus.

Elle raccroche, rassurée. Moi aussi, presque.

La route commence à monter. Les virages se resserrent. Les sapins se rapprochent, noirs, serrés, avec ce sérieux qu'ont les arbres en montagne. Rien à voir avec les platanes du quai Saint-Antoine. Ici, les arbres ne décorent pas, ils montent la garde.

Le ciel est blanc. Pas gris, blanc. Un blanc épais, immobile, comme un drap tendu au-dessus de la vallée.

Je monte le chauffage.

Ça fait vingt-deux ans que j'organise des mariages. J'en ai fait sur des péniches, dans des châteaux, sur une plage de Corse en plein mistral. J'ai rattrapé une pièce montée au vol. J'ai consolé un marié à six heures du matin, dans un parking. Je sais tout gérer. C'est même ce qu'on dit de moi : *Valentine, elle gère*.

Je ne sais plus très bien depuis quand c'est un compliment.

Le panneau apparaît dans un virage, à moitié mangé par le givre.

*Les Essarts-Hauts*.

Six maisons. Je les compte deux fois, parce que je ne crois pas que ce soit possible. Six maisons en pierre, une chapelle minuscule avec son clocher de travers, une fontaine gelée. Pas de boulangerie. Pas de café. Pas un chat. Même pas un vrai chat.

Je me gare devant la seule fenêtre éclairée.

Je coupe le moteur. Le silence me tombe dessus d'un coup. Je reste une seconde sans bouger, les mains sur le volant, comme si quelqu'un venait de baisser le son du monde.

Je pense : *c'est parfait pour Apolline.*

Puis, presque aussitôt, une autre pensée, plus petite, plus basse : *c'est parfait pour moi.*

Je ne sais pas d'où elle sort, celle-là. Je la range.

Je frappe. Rien.

Je frappe encore. J'entends un bruit de scie, quelque part derrière la maison. Je fais le tour, mes bottines de ville s'enfoncent dans dix centimètres de neige. Des bottines en daim. Couleur camel. Achetées pour aller avec mon manteau. Je les regarde et je me dis qu'elles vont mourir aujourd'hui, et que c'est un peu de ma faute.

Un atelier. Une porte ouverte. Un homme penché sur une planche, de dos.

— Bonjour ! Je suis Valentine Roche. Pour la visite de la grange ?

La scie s'arrête. Il se retourne. Il me regarde. Il regarde mes bottines. Il revient à mon visage.

Il ne dit pas bonjour.

— Vous êtes en avance.

— Je suis toujours en avance.

— Ça se voit.

Je ne sais pas ce qui se voit. Je souris quand même. Mon sourire professionnel, celui qui fait fondre les belles-mères les plus rigides et les traiteurs les plus en retard.

Ça ne fait rien fondre du tout.

Il pose ses gants sur l'établi, lentement. Grand, la cinquantaine, une barbe poivre et sel qui n'a pas l'air de faire d'efforts. Un pull troué au coude. Des yeux gris, du même gris que le ciel. Il a l'air de quelqu'un qui a l'habitude qu'on ne le dérange pas.

— Gabriel, finit-il par dire. Le frère de Mathilde.

— Ah, enchantée ! Mathilde m'a dit que vous seriez…

— Elle est au milieu de l'Atlantique. Elle dit beaucoup de choses.

Il attrape une veste et passe devant moi. Je suppose que la visite commence.

La grange est à cent mètres, en contrebas.

Et elle est magnifique.

Je m'arrête sur le seuil. Je ne le fais jamais, en général. En général, j'entre, je mesure, je photographie, je note les prises électriques et les issues de secours. Mais là, je m'arrête.

La charpente est ancienne, immense, comme la coque d'un bateau à l'envers. Le sol est en vieilles dalles. Une grande baie vitrée ouvre sur la vallée, qui disparaît en ce moment dans la blancheur. Au fond, un poêle en fonte. Et partout, cette odeur de bois.

— C'est vous qui avez fait les menuiseries ?

— Oui.

— C'est très beau.

Il hausse une épaule. Comme si le compliment était une mouche.

Je sors mon carnet. Je reprends mon rôle. Ça me rassure.

— Alors : capacité ? Accès traiteur ? Sanitaires ? Et est-ce qu'on peut mettre des bougies ? Des vraies ?

Il me regarde comme si je venais de lui demander s'il pouvait faire pousser des palmiers.

— Dans une grange en bois.

— Oui.

— Non.

C'est tout. Non. Pas “c'est compliqué”. Pas “je vais voir avec l'assurance”. Non. Un mot posé là, propre, net, sans excuse.

Je reste avec mon stylo en l'air.

Je me demande depuis combien de temps je n'ai pas dit non comme ça. Sans rien autour.

Je préfère ne pas chercher.

Quand on ressort, il neige.

Pas les petits flocons hésitants de tout à l'heure. Des flocons lourds, serrés, qui tombent droit, sans vent. Ma voiture, là-haut, est déjà blanche. On ne voit plus la route.

Gabriel lève la tête vers le ciel. Il regarde ça comme on regarde quelqu'un qu'on connaît trop bien.

— Vous avez des pneus neige ?

— Oui.

C'est sorti tout seul. Comme le reste. Comme les bougies, comme les deux heures aller-retour, comme tous les oui de ma vie.

Je n'ai pas de pneus neige.

Je n'ai même pas de chaussettes de rechange.

Il me regarde. Longtemps. Et j'ai la très désagréable impression qu'il ne regarde pas mon visage, mais le *oui* que je viens de dire. Comme s'il pouvait le retourner et voir ce qu'il y a dessous.

Son téléphone vibre. Il lit le message. Il le range.

— La départementale est fermée, dit-il. Le chasse-neige ne montera pas avant la fin de la semaine.

Je ris. Un petit rire nerveux, qui ne ressemble à rien.

— La fin de la semaine ? On est lundi.

— Oui.

Lui, quand il dit oui, on dirait que c'est vrai.

Je regarde ma voiture qui disparaît. Mes bottines en daim, foutues. Le clocher de travers. Cet homme qui ne sourit pas.

Je pense à Apolline. À sa mère. Aux bougies.

Je devrais paniquer. Je connais la marche à suivre : appeler, rassurer, réorganiser, trouver une solution. *Valentine, elle gère.*

Sauf qu'il n'y a rien à gérer. La route est fermée. Personne ne peut rien me demander de plus que d'attendre.

Et quelque part sous mon sternum, quelque chose se desserre. Doucement. Comme un nœud qu'on aurait tiré pendant des années et que quelqu'un lâche, d'un coup.

Je n'ose pas me l'avouer, mais je ne suis pas inquiète.

Je suis soulagée.

*Enfin.*

## Chapitre 2 — La dame aux bottines

*Gabriel*

Je n'aime pas les gens en avance.

Les gens en avance ont un plan. Ils arrivent avec, ils le posent sur la table, et il faut faire avec. Moi, je préfère les gens en retard. Ils s'excusent, ils sont un peu perdus, ils écoutent.

Elle, elle était en avance de quarante minutes. Avec un carnet. Et des bottines en daim.

Je remonte de la grange derrière elle. Elle marche vite, en levant les pieds trop haut, comme si la neige pouvait la mordre. Elle a tort de se presser. Ici, rien ne se presse. Ni la neige, ni le chasse-neige, ni moi.

Mathilde m'avait dit : *“Une organisatrice de mariages. Très gentille. Tu lui montres la grange, tu souris, tu la laisses repartir. Une heure, Gabi. Tu peux faire une heure.”*

Je n'ai pas souri. Et elle ne repart pas.

Devant chez moi, elle s'arrête près de sa voiture. Une petite citadine rouge, déjà ensevelie jusqu'aux enjoliveurs. Elle la regarde comme on regarde un chien qui ne reviendra pas.

— Il y a un hôtel ? demande-t-elle.

— Non.

— Un gîte ?

— Fermé l'hiver.

— Quelqu'un d'autre, dans le hameau ?

Je compte dans ma tête. Les Fournier sont chez leur fille à Valence. La maison du bout est vendue à des Parisiens qui viennent en août. Le vieux Roux est mort il y a deux ans, et sa maison attend qu'on se dispute l'héritage.

— Non.

Elle hoche la tête. Trois fois. Je vois les rouages tourner derrière son front. Elle cherche une solution. Elle a l'habitude d'en trouver.

Il n'y en a pas.

— J'ai une chambre, je dis.

Je n'ai pas réfléchi. C'est sorti comme ça. Chez moi, c'est souvent comme ça : je fais, et je réfléchis après. Mathilde dit que c'est mon plus grand talent et mon pire défaut. Elle dit beaucoup de choses.

— Oh, non, je ne veux pas déranger, je vais…

Elle s'arrête. Elle regarde autour d'elle. Six maisons, une chapelle, de la neige. Elle va quoi ?

— Merci, dit-elle. C'est très gentil.

Je ne suis pas gentil. J'ai juste une chambre.

La chambre, c'est celle des neveux.

Je l'avais oublié en le proposant. Je m'en souviens en ouvrant la porte : des lits superposés en pin, une couette avec des dinosaures, une affiche des planètes au mur. Sur l'étagère, un T-rex en plastique la regarde, gueule ouverte.

Je m'attends à ce qu'elle soit déçue. Les gens comme elle ont des exigences. Des draps en lin, des serviettes pliées en cygne.

Elle éclate de rire.

Un vrai rire. Pas le sourire de tout à l'heure, celui qu'elle sort comme une carte de visite. Un rire qui part du ventre et qui la plie en deux.

— Je prends le lit du haut, dit-elle en s'essuyant les yeux.

Je ne sais pas quoi répondre à ça. Je referme la porte.

Je fais de la soupe. C'est ce que je sais faire le soir : une soupe, du pain, du fromage. Elle propose de m'aider. Je dis non. Elle propose de mettre la table. Je dis non. Elle propose de faire la vaisselle après. Je ne réponds pas, ce qui chez moi veut dire non.

Elle finit par s'asseoir près du poêle, les pieds tendus vers la chaleur. Ses bottines sèchent sur le carrelage, deux petites choses sombres et ratatinées. Elle a mis une paire de mes chaussettes de laine. Elles lui arrivent aux genoux.

Son téléphone sonne. Une barre de réseau, parfois deux. Elle se lève, va se coller contre la fenêtre, là où ça capte.

— Apolline ! Oui… Non, non, tout va bien… Oui, une petite neige, rien de grave… Bien sûr que je serai là jeudi. Je gère.

Je coupe un poireau.

*Une petite neige*. Il y a quarante centimètres dehors, et il en tombe encore.

— Les bougies ? Oui, j'ai vu avec le propriétaire… Il réfléchit.

Je lève la tête. Elle me tourne le dos. Je n'ai rien réfléchi du tout. J'ai dit non.

Elle raccroche. Elle reste un moment contre la vitre, le front presque collé au verre. Je vois son reflet. Le sourire est parti. Ce qui reste, c'est une femme fatiguée qui regarde la nuit tomber sur un endroit qu'elle ne connaît pas.

Puis elle se retourne, et le sourire revient. D'un coup. Comme on rallume une lampe.

C'est ça qui me dérange chez elle. Pas les bottines. Pas l'avance. Ce sourire qu'elle allume et qu'elle éteint.

On mange en silence. Moi, j'aime le silence. Elle, je vois bien qu'elle le supporte.

— Vous voulez encore de la soupe ?

— Oui, merci.

Je la sers. Elle n'y touche pas.

— Du fromage ?

— Oui, volontiers.

Elle en prend un morceau. Elle le pose au bord de son assiette. Il y est encore quand je débarrasse.

— Une tisane ?

— Oui, avec plaisir.

La tisane refroidit à côté d'elle pendant qu'elle me parle de la grange. Elle a des idées : des guirlandes, des bancs, un arc en branches de sapin. Elle parle vite, bien, avec les mains. Elle connaît son métier.

Mais elle dit oui à tout. Et elle ne prend rien.

Je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui dit autant oui pour si peu de choses.

Elle monte se coucher à neuf heures. Je l'entends grimper l'échelle du lit superposé, puis un petit “aïe”, puis un rire étouffé. Le T-rex a dû tomber.

Je reste en bas, près du poêle.

Sur le buffet, le carnet de Mathilde. Elle me l'a laissé avant de partir, il y a trois mois. Un gros carnet à spirale, couverture orange, plein de schémas, de flèches, de triangles et de mots soulignés deux fois. Sur la couverture, un post-it jaune :

*“Lis-le. Pour une fois.”*

Ma sœur s'est passionnée pour un truc qui s'appelle le Design Humain. Elle m'en a parlé pendant des mois. J'écoutais à moitié. Ça m'avait l'air d'un horoscope avec des schémas en plus.

Je n'ai jamais ouvert le carnet.

Ce soir, je ne sais pas pourquoi, je le prends.

Des pages et des pages de son écriture penchée, pressée, qui déborde des lignes. Je tombe sur une page avec mon prénom en haut, entouré.

*“Gabi, tu fais les choses sans prévenir personne. Et après tu t'étonnes que les gens soient vexés. Préviens avant d'agir. Même quand ça t'arrache la gorge.”*

*Même quand ça t'arrache la gorge* est souligné trois fois. Ma sœur me connaît trop bien.

Un peu plus loin, une autre page, cornée :

*“Ceux qui disent oui à tout, ne leur demande pas ce qu'ils veulent. Ils ne savent plus. Pose-leur des questions fermées. Oui ou non. Et écoute le son qui sort, pas le mot. Le corps ne ment pas.”*

Je relis deux fois.

*Écoute le son qui sort, pas le mot.*

Je pense à la soupe. Au fromage au bord de l'assiette. À la tisane froide. Aux pneus neige qu'elle n'a pas.

Je pense à ce sourire qu'elle allume et qu'elle éteint.

Je referme le carnet. Je le pose sur la table, bien en vue. Je me dis que c'est n'importe quoi. Que ma sœur est sur un voilier au milieu de l'Atlantique et qu'elle a trop de temps pour lire des bêtises.

Puis je me dis : cinq jours.

Cinq jours bloqué avec une femme qui dit oui à tout et qui ne prend rien.

Je n'ai rien de mieux à faire.

Avant de monter, je m'arrête devant la porte de la chambre des neveux. Il n'y a plus de lumière. Je ne frappe pas.

Puis je redescends deux marches. Je remonte.

Je frappe. Deux petits coups.

— Oui ?

— Demain matin, je pars déneiger le chemin de la grange à sept heures. Je serai de retour vers huit heures. Le café est dans le placard de gauche.

Un silence de l'autre côté de la porte.

— D'accord, dit-elle. Merci de me prévenir.

Je reste une seconde, la main sur la rampe.

Mathilde avait raison. Ça arrache la gorge.

# Chapitre 3 — Ah-ah

*Valentine*

Je me réveille à six heures quarante, le nez à trente centimètres du plafond.

Il me faut quelques secondes pour comprendre. Le plafond en lambris. La couette à dinosaures. Le T-rex en plastique, par terre, sur le dos, les pattes en l'air. Il a l'air aussi surpris que moi.

Les Essarts. La neige. Gabriel.

D'habitude, à six heures quarante, j'ai déjà lu mes mails. Répondu à deux. Vérifié la météo du samedi suivant, puis celle du samedi d'après. Ce matin, mon téléphone est en bas, sur le rebord de la fenêtre, là où ça capte. Je ne l'ai pas monté hier soir.

Je ne m'en suis même pas rendu compte.

Je reste allongée. J'écoute. Rien. Pas de voiture, pas de voisin, pas de chauffe-eau. Juste, très loin, le raclement régulier d'une pelle dans la neige.

*Je serai de retour vers huit heures.*

Je souris dans le noir. Il m'a prévenue. Ce n'est rien, une phrase à travers une porte. Mais je ne me souviens pas de la dernière fois que quelqu'un a pensé à me dire où il allait.

À huit heures pile, la porte s'ouvre.

Gabriel entre avec le froid. Il tape ses bottes sur le seuil, pose sa pelle, accroche sa veste. Il a de la neige dans la barbe. Il ne dit pas bonjour. Je commence à comprendre que chez lui, ce n'est pas de l'impolitesse. C'est une économie.

J'ai fait le café. J'ai trouvé les tasses. J'ai mis la table, sorti le pain, le beurre, la confiture d'abricots. Sans qu'on me le demande, évidemment. C'est plus fort que moi.

Il regarde la table. Il me regarde.

— Vous avez bien dormi ?

— Oui, très bien, merci.

Il plisse les yeux. Il s'assoit. Il se sert un café.

— Vous voulez des œufs ?

— Oui, je veux bien.

— Non.

Je cligne des yeux.

— Pardon ?

— Ne répondez pas avec la tête. Répondez avec le son.

— Le son ?

Il boit une gorgée de café, très lentement, comme s'il avait tout son temps. Ce qui est le cas. Ce qui est notre cas à tous les deux.

— Je vous pose une question. Vous ne réfléchissez pas. Vous laissez sortir un son. Ah-ah, c'est oui. Hm-hm, c'est non.

Je le regarde. Il est sérieux. Il est complètement sérieux.

— C'est une blague ?

— Vous voulez des œufs ?

— Gabriel, enfin…

— Vous voulez des œufs ?

Je soupire. Je croise les bras. J'ai quarante-sept ans. J'ai organisé le mariage d'un sous-préfet. Je ne vais pas faire *ah-ah* devant un menuisier qui a de la neige dans la barbe.

— Hm-hm, je fais, juste pour en finir.

Et je m'arrête.

Parce que c'est vrai. Je ne veux pas d'œufs. Je n'ai jamais aimé les œufs le matin. J'en mange depuis vingt ans parce que *c'est plus sain*, parce que *les protéines*, parce que mon ex-mari disait que les tartines, c'était pour les enfants.

Gabriel hoche la tête. Il pousse la confiture vers moi.

Il ne dit rien. Il n'a pas besoin.

La matinée devient un jeu. Enfin, pour lui, je ne sais pas. Lui, il ne joue pas. Il pose ses questions comme il coupe son bois : sans effort, sans commentaire.

— Vous voulez une douche chaude ?

— Ah-ah.

C'est sorti tout seul. Un son rond, bas, qui vient de quelque part sous les côtes. Je ne savais pas que j'avais ce son-là en moi.

— Vous voulez m'aider à rentrer du bois ?

— Hm-hm.

Je plaque ma main sur ma bouche. Je ne dis jamais non quand on me demande de l'aide. Jamais. C'est mon métier, d'aider. C'est ma vie.

Il ne se vexe pas. Il ne fait même pas la tête. Il sort rentrer son bois tout seul, et je reste près du poêle avec mon café, mes chaussettes de laine jusqu'aux genoux et la sensation étrange d'avoir volé quelque chose.

Je me sens coupable pendant environ quatre minutes.

Puis je me sens bien.

En début d'après-midi, je descends à la fenêtre. Deux barres de réseau. Quatorze messages. Apolline, sa mère, le traiteur, le fleuriste, une autre cliente pour un mariage en juin. Et ma sœur Claire : *“Tu es où ?? Maman demande si tu viens dimanche.”*

Mon pouce se met en mouvement tout seul. Je commence à répondre au traiteur.

Gabriel passe derrière moi avec une brassée de bûches.

— Vous voulez répondre à tout ça maintenant ?

Je pourrais dire oui. Je devrais dire oui. Ce sont mes clients, c'est mon travail, c'est comme ça que je paie mon loyer à la Croix-Rousse.

J'ouvre la bouche.

— Hm-hm.

Le son me fait peur. Il est sorti trop vite. Il est trop vrai.

Gabriel pose ses bûches près du poêle. Il ne me regarde pas.

— Alors posez-le.

Je pose le téléphone. Écran contre le bois du rebord. Mes mains tremblent un peu. C'est ridicule. C'est un téléphone.

Je m'assois sur le banc. Je regarde la neige qui continue de tomber, droite, sans bruit, sur six maisons et une chapelle de travers.

Je me demande combien de fois par jour je dis oui alors que tout mon corps dit *hm-hm*.

Je ne veux pas compter.

Le soir, il refait de la soupe. Je la mange. Toute. Il ne fait aucun commentaire, mais je vois bien qu'il a remarqué.

On ne parle pas beaucoup. Le poêle ronronne. Dehors, il fait nuit noire. Je me surprends à ne pas chercher quoi dire pour remplir le silence. Il est là, il prend sa place, et pour une fois, je le laisse faire.

Quand il se lève pour débarrasser, il s'arrête près de ma chaise. Il pose une main sur le dossier. Pas sur moi. Sur le dossier.

— Une dernière.

Je hoche la tête. Je suis prête. Je commence même à aimer ça.

— Vous êtes fatiguée ?

Je souris. Je vais dire *non, ça va, la journée était calme*. Je vais dire ce que je dis depuis des années. *Ça va. Je gère.*

Mais le son sort avant les mots.

— Ah-ah.

Et il se passe quelque chose d'idiot. Ma gorge se serre. Mes yeux piquent. Je regarde fixement la table en bois, les rainures, une vieille tache d'encre, n'importe quoi.

Ce n'est pas la fatigue d'une journée. C'est celle de vingt-deux ans de samedis. Et c'est la première fois que je l'entends sortir de ma propre bouche.

Gabriel ne dit rien. Il ne me touche pas. Il ne me tend pas de mouchoir, il ne me demande pas si ça va.

Il pose juste une tasse de tisane chaude devant moi.

Et celle-là, je la bois.

# Chapitre 4 — Les bottes

*Gabriel*

Le courant saute à cinq heures du matin.

Je le sais avant même d'ouvrir les yeux. Le frigo s'est tu. La petite lumière verte du chargeur, sur la table de nuit, a disparu. Le silence a changé de texture.

Ça arrive tous les hivers. Une branche sur la ligne, quelque part entre ici et la vallée. Ça peut durer deux heures ou deux jours. Le groupe électrogène est à la grange. Il faut aller le démarrer avant que les tuyaux gèlent.

Je m'habille dans le noir. Je descends. Je relance le poêle.

Et là, je vois ses bottines.

Elles sont posées près du feu, là où elle les a laissées hier. Deux petites choses en daim, raides comme du carton, avec une auréole blanche de sel qui remonte jusqu'aux chevilles. Elles ne passeront pas la journée. Elle non plus, si elle met ça pour sortir.

Les Fournier ont une fille qui doit faire à peu près sa taille. Et des bottes de neige plein l'entrée. J'ai leurs clés pour l'hiver.

Je prends ma lampe frontale, ma pelle, et je sors.

Je n'y pense pas une seconde, à la prévenir.

Le groupe électrogène ne veut rien savoir.

Je passe une heure dessus, à genoux dans la grange glacée, les doigts gourds. Le carburateur a pris l'humidité. Je démonte, je nettoie, je remonte. Je jure. Beaucoup. Il démarre au quatrième essai, dans un vacarme de tracteur.

Ensuite, la maison des Fournier. La porte a gelé, je dois la forcer à l'épaule. Dans l'entrée, une rangée de bottes de toutes les tailles. Je prends une paire fourrée, grise, en 39. J'attrape aussi une écharpe et des gants qui traînent sur le portemanteau.

Je ressors. Il fait jour. La neige a repris, plus fine, plus serrée, avec du vent cette fois.

Je remonte vers chez moi avec les bottes sous le bras. Je suis presque content de moi.

Il est neuf heures et quart.

La maison est vide.

Le poêle tire bien. Deux tasses sur la table, une pleine, froide. Son téléphone sur le rebord de la fenêtre. Sa veste n'est plus au portemanteau.

Et les bottines ont disparu.

— Valentine ?

Rien. Je monte. La chambre des neveux est vide, la couette à dinosaures repliée au carré. Évidemment. Même perdue au bout du monde, elle fait son lit au carré.

Je redescends. J'ouvre la porte. Le vent me gifle.

Dehors, les traces. De petits pas, rapprochés, irréguliers, qui partent vers la chapelle. Le vent les efface déjà à moitié.

Quelque chose se serre dans ma poitrine. Un truc que je n'ai pas ressenti depuis longtemps et que je n'aime pas du tout.

Je laisse tomber les bottes et je cours.

Je la trouve derrière la chapelle.

Elle est assise sur le muret, recroquevillée, les bras serrés autour des genoux. Elle a de la neige jusqu'aux mollets. Ses bottines sont trempées, noires. Elle tremble. Ses lèvres sont presque bleues.

— Qu'est-ce que vous faites là ?

Elle lève la tête. Elle me regarde comme si j'étais un fantôme. Puis son visage change. Ce n'est pas du soulagement.

C'est de la colère.

— Ce que je fais là ? *Moi ?*

Elle se lève. Elle glisse, se rattrape au muret. Je tends la main. Elle ne la prend pas.

— Je me réveille, il n'y a plus d'électricité, il fait un froid de canard, vous n'êtes nulle part. Pas un mot. Pas une note. Votre pelle a disparu. Il y a des traces qui partent dans la tempête et le vent les efface. Et moi, je fais quoi ? Je fais *quoi*, Gabriel ?

— Il fallait rester à l'intérieur.

— J'ai cru que vous étiez tombé quelque part ! Que vous étiez sous la neige ! J'ai fait le tour de tout le hameau, j'ai frappé à toutes les portes, j'ai crié votre nom comme une idiote !

Sa voix casse sur le dernier mot.

— Rentrez, je dis. Vous êtes gelée.

— Non.

Elle l'a dit fort. Net. Un mot posé dans le vent, sans rien autour.

Elle a l'air aussi surprise que moi.

— Non, répète-t-elle, plus bas. Pas avant que vous m'ayez écoutée.

Je me tais. Le vent siffle entre nous. Je pourrais la porter jusqu'à la maison, elle ne pèse rien. Mais je reste là. Parce que je crois que c'est la première fois qu'elle dit non à quelqu'un en face. Et que ce quelqu'un, c'est moi.

— Hier, vous m'avez prévenue, dit-elle. Deux phrases à travers une porte. *Je pars à sept heures, je reviens à huit.* Vous savez ce que ça m'a fait ? Je me suis réveillée et j'ai souri. Parce que pour une fois, quelqu'un avait pensé à moi. Je ne vous demande pas de me rendre des comptes. Je ne vous demande pas la permission. Je vous demande juste de me *dire*.

Je baisse les yeux. Sur mes mains vides. Sur ses bottines noyées.

*Préviens avant d'agir. Même quand ça t'arrache la gorge.*

J'ai été ingénieur pendant vingt ans. Vingt ans de réunions où quelqu'un finissait toujours par soupirer : *Gabriel, tu aurais pu prévenir*. J'ai toujours trouvé ça injuste. Je faisais le travail. Je le faisais bien. Pourquoi fallait-il en plus le raconter ?

Je n'avais jamais vu de près ce que ça fait, de l'autre côté.

Ça fait ça. Une femme qui tremble sur un muret derrière une chapelle.

— Je suis allé démarrer le groupe électrogène, je dis. Et chercher quelque chose chez les voisins.

— Quoi ?

Je ne réponds pas. Je retire ma veste. Je la lui mets sur les épaules. Cette fois, elle se laisse faire.

— Venez. S'il vous plaît.

Elle me regarde longtemps. Puis elle hoche la tête.

Les bottes sont là où je les ai lâchées, devant la porte, à moitié recouvertes de neige.

Elle s'arrête net.

Elle regarde les bottes. Elle me regarde. Elle regarde ses bottines en daim, mortes, sur ses pieds.

— Vous êtes parti dans la tempête… pour me chercher des bottes ?

— Et pour le groupe électrogène.

— Mais surtout pour les bottes.

Je ne réponds pas. Je ramasse les bottes, je les secoue, je rentre.

Derrière moi, j'entends un bruit étrange. Je me retourne. Elle a la main devant la bouche. Ses épaules tremblent. Je crois d'abord qu'elle pleure.

Elle rit.

Elle rit tellement qu'elle doit s'appuyer au chambranle. Un rire épuisé, nerveux, qui mélange tout : la peur, le froid, la colère, et autre chose que je ne sais pas nommer.

— Vous êtes impossible, finit-elle par dire.

— Je sais.

— Vous auriez pu me le dire.

— Je sais.

— *Je vais chercher des bottes pour vous*. Six mots, Gabriel. Six.

Je compte dans ma tête. Elle a raison.

Elle passe la matinée enroulée dans une couverture près du poêle, les pieds dans une bassine d'eau tiède. Je lui fais un chocolat chaud. Je ne lui demande pas si elle en veut. Je le pose devant elle. Elle le boit.

Vers midi, je vais chercher l'ardoise de la cuisine. Une vieille ardoise d'écolier que Mathilde utilisait pour la liste des courses. Je l'essuie avec ma manche. Je l'accroche à un clou, à côté de la porte d'entrée, à hauteur d'yeux.

Je prends la craie. J'écris : *Parti à la grange vérifier le groupe. Retour 13 h.*

Je pose la craie sur le rebord. Je mets ma veste.

Elle me regarde depuis son fauteuil, sa tasse entre les mains. Elle ne dit rien. Mais ses yeux font quelque chose que je n'avais pas encore vu. Ils sourient sans que sa bouche s'en mêle.

Je sors.

Il est treize heures moins cinq quand je reviens. Je suis en avance.

Je n'aime pas les gens en avance.

Je crois que je vais devoir revoir ça.

# Chapitre 5 — La nuit la plus longue

*Valentine*

Ce matin, sur l'ardoise, il y a :

*Parti chez les Fournier purger les radiateurs. Retour 10 h. Café chaud dans la thermos.*

Je reste plantée devant, en chaussettes, les cheveux en vrac. Je relis trois fois. *Café chaud dans la thermos*. Il ne s'est pas contenté de prévenir. Il a pensé à mon café.

Je souris à une ardoise. Je crois que je suis en train de perdre la tête.

Je prends la craie. J'hésite. Puis j'écris en dessous, de mon écriture ronde d'organisatrice de mariages :

*Valentine : partie téléphoner à la fenêtre. Ça risque de piquer. Retour quand j'aurai fini.*

On est jeudi.

Jeudi, c'était le jour où je devais être chez Apolline, avec mes plans de table, mes échantillons de tissu et mes réponses à tout. *Bien sûr que je serai là jeudi.* Je l'ai dit lundi, au téléphone, avec ma voix de femme qui gère.

Deux barres de réseau. Je compose le numéro. Mon cœur cogne comme si j'appelais pour annoncer un décès.

— Valentine ! Enfin ! Tu arrives à quelle heure ?

— Je n'arrive pas, Apolline.

Silence au bout du fil.

D'habitude, à ce moment-là, j'enchaîne. Je m'excuse quatre fois, je propose trois solutions, j'offre une visio, un rendez-vous samedi, un geste commercial. Je bouche le trou avant même qu'il existe.

Là, je respire. Je laisse le silence exister.

— La route est fermée jusqu'à demain. Je te rappelle lundi pour fixer un nouveau rendez-vous.

— Mais… et les bougies ? Maman voulait…

— Les bougies, c'est non. C'est une grange en bois.

Je l'entends respirer. Je m'attends à ce qu'elle se fâche.

— Ah, dit-elle. D'accord. Bon. Je le dirai à maman. Elle va râler.

— Sûrement.

— Prends soin de toi, Valentine. Tu as une drôle de voix.

Elle raccroche. Je reste là, le téléphone contre la joue, le front contre la vitre froide.

C'est tout. Le monde ne s'est pas effondré. Personne n'est mort. Une mère va râler, et c'est tout.

J'ai mis vingt-deux ans à apprendre ça. Et trois jours de neige.

Le courant ne revient pas.

Le groupe électrogène fait tourner la pompe et le congélateur, rien de plus. À seize heures, il fait déjà sombre. Le solstice, m'apprend Gabriel en rentrant du bois. La nuit la plus longue de l'année.

Il ouvre un tiroir du buffet. Il en sort une boîte en carton. Dedans, des bougies. Des dizaines. Des blanches, des rouges, des bouts de chandelles tordues, des bougies d'anniversaire en forme de chiffres.

Il commence à les allumer, une par une, et à les poser partout : sur la table, sur le rebord des fenêtres, sur le buffet, sur la cheminée.

Je le regarde faire, les bras croisés, un sourcil levé.

— Des bougies. Des vraies.

Il ne se retourne pas.

— C'est une maison en pierre.

— Ah. Donc dans une grange en bois, c'est non, mais dans une maison en pierre…

— C'est oui.

Je ris. Il ne rit pas, mais je vois sa barbe bouger. Je commence à savoir lire sa barbe.

Quand il a fini, la pièce entière tremble de petites flammes. Les murs deviennent dorés. Les ombres dansent au plafond. Le chiffre 7 d'une bougie d'anniversaire brûle à côté de la salière.

C'est le plus beau décor que j'aie vu de ma vie. Et j'en ai fait, des décors.

On dîne près du poêle, les assiettes sur les genoux. Une omelette (pour lui), des tartines de confiture (pour moi). Il n'a rien demandé. Il a juste sorti la confiture.

Je lui parle de mon métier. Pas comme sur ma plaquette. Pour de vrai.

Je lui raconte la pièce montée rattrapée au vol, le marié dans le parking à six heures du matin, la mariée qui avait oublié sa robe chez elle et qu'on a habillée avec un rideau. Il écoute. Il ne m'interrompt jamais. Il a cette façon d'écouter avec tout le corps, immobile, comme si chaque mot que je disais avait un poids.

— Et vous ? je demande. Pourquoi menuisier ?

Il regarde le feu un long moment. Je crois qu'il ne va pas répondre.

— J'ai été ingénieur pendant vingt ans. Des ponts. Des gros. Un jour, j'en ai inauguré un. Discours, ruban, champagne. Et je me suis rendu compte que je ne l'avais jamais touché. Pas une fois. Je l'avais dessiné sur un écran, calculé, validé. Mais je ne l'avais jamais touché.

Il passe le pouce sur l'accoudoir de son fauteuil. Du chêne, lisse comme de la soie. C'est lui qui l'a fait, j'en suis sûre.

— Maintenant, je touche tout.

Je ne dis rien. Il n'y a rien à dire à ça.

Plus tard, il pose sa tasse. Il se tourne vers moi.

— Je peux vous poser une question ?

— Vous ne faites que ça depuis trois jours.

— Une vraie.

Je hoche la tête. Les bougies crépitent.

— Vous aimez votre métier ?

J'ouvre la bouche. Le son qui sort ne ressemble à rien de ce que je connais. Ce n'est pas *ah-ah*. Ce n'est pas *hm-hm*. C'est un mélange, un truc qui monte et qui redescend, qui hésite au milieu.

Je fronce les sourcils. Gabriel ne bouge pas. Il attend.

— Vous aimez créer de belles choses pour les gens ?

— Ah-ah.

Évident. Rond. Plein.

— Vous aimez dire oui à tout le monde ?

— Hm-hm.

Tout aussi évident.

Je reste là, un peu sonnée. Ce n'est pas mon métier que je n'aime plus. C'est la façon dont je le fais. Le *oui* systématique. Le *je gère*. La femme qui allume son sourire comme on allume une lampe.

Je pourrais faire des mariages autrement. Moins. Mieux. Avec des *non* dedans.

Cette pensée me fait l'effet d'une fenêtre qu'on ouvre dans une pièce surchauffée.

— Merci, je dis.

Il ne répond rien. Mais cette fois, il ne détourne pas les yeux.

C'est moi qui demande la suivante. Je ne l'ai pas prévu.

— À mon tour.

Il lève un sourcil.

— Vous voulez que je parte demain ?

Les mots sont sortis tout seuls. Je voudrais les rattraper. Trop tard. Ils sont là, entre nous, au milieu des bougies.

Il me regarde. Il ne répond pas tout de suite. Je vois sa mâchoire se serrer, se desserrer.

Et puis, très bas, à peine audible :

— Hm-hm.

Mon cœur fait une chose bizarre. Il ne bat pas plus vite. Il bat plus *fort*. Comme quelqu'un qui frappe à une porte.

Je ne sais plus qui de nous deux s'est rapproché. Le poêle, la chaleur, les bougies. Nos genoux se touchent. Sa main est posée sur l'accoudoir, à quelques centimètres de la mienne. Je regarde ses doigts. Abîmés, solides, avec une petite cicatrice blanche sur l'index.

Je pose ma main sur la sienne.

Il ne bouge pas. Il retourne juste sa paume. Doucement. Et nos doigts se croisent, comme si c'était une évidence qu'on avait oubliée.

Il se penche. Je sens l'odeur du bois sur lui, de la fumée, du froid.

Il s'arrête à quelques centimètres de mon visage. Ses yeux gris sont presque noirs à la lumière des flammes.

— Je peux ?

Une question fermée. Évidemment. La plus belle qu'on m'ait jamais posée.

J'ouvre la bouche pour répondre. Le son monte. Je le sens venir de très loin, de sous les côtes, de sous le cœur.

— Ah…

Et la lumière revient.

D'un coup. Brutale. Le plafonnier, la lampe du buffet, la petite veilleuse du couloir. Le frigo se remet à ronronner comme un vieux chat vexé. Quelque part, une radio que personne n'avait éteinte se met à hurler la météo.

On sursaute tous les deux. Nos mains se séparent.

On reste là, éblouis, au milieu de quarante bougies devenues ridicules sous la lumière blanche.

Je regarde Gabriel. Gabriel me regarde.

Et on éclate de rire. Ensemble. Pour la première fois.

Son téléphone vibre sur la table. Il le prend. Il lit. Son rire s'éteint.

— Le chasse-neige, dit-il. Demain matin, dix heures.

Je hoche la tête. Je souris. Mon sourire de femme qui gère.

Puis je l'éteins. Pour une fois, je ne fais pas semblant.

Je monte me coucher. Le T-rex me regarde depuis l'étagère. Je lui tourne le dos.

C'est la nuit la plus longue de l'année.

Et elle vient de me paraître beaucoup trop courte.

## Chapitre 6 — Je te préviens

*Gabriel*

Je n'ai pas dormi.

J'ai entendu chaque bruit de la maison. Le poêle qui craque. Le vent qui tourne. Le lit du haut qui grince quand elle se retourne. Une fois, vers trois heures, j'ai cru l'entendre rire toute seule. Ou pleurer. Avec elle, je ne sais jamais très bien.

À six heures, je descends.

Je prends la craie. J'écris sur l'ardoise :

*Parti dégager votre voiture. Retour 8 h.*

Je regarde la phrase. *Votre voiture.* Celle qui va l'emmener.

J'efface. J'écris :

*Parti dégager le chemin. Retour 8 h.*

C'est un mensonge par omission. Mathilde dirait que ça compte quand même. Mathilde n'est pas là.

La petite voiture rouge est enterrée jusqu'aux vitres. Je creuse. Pelletée après pelletée. Le ciel est en train de changer au-dessus de la vallée. Le blanc se déchire par endroits. Derrière, du bleu. Un bleu pâle, fragile, qu'on n'a pas vu depuis cinq jours.

C'est idiot. Il a neigé toute la semaine et c'est aujourd'hui qu'il fait beau.

Je dégage le pare-brise. Les roues. Le pot d'échappement. Je fais ça bien, comme je fais tout. C'est la seule chose que je sais faire pour elle, alors je la fais bien.

Je pense au carnet de Mathilde. *Préviens avant d'agir.*

Je pense que je ne lui ai rien dit. Pas un mot sur ce qui s'est passé hier soir. Sur sa main dans la mienne. Sur le *ah* qu'elle a commencé et que la lumière a coupé en deux.

Je pense qu'elle va partir, et que je vais la regarder partir sans rien dire. Comme d'habitude. Et qu'ensuite, je me demanderai pendant des mois pourquoi les gens s'en vont sans prévenir. Alors que c'est moi qui n'ai rien dit.

Je plante la pelle dans la neige. Je reste là, les mains sur le manche, à regarder le bleu qui gagne.

Quand je rentre, elle est en bas. Son sac est posé près de la porte. Son manteau camel sur le dos. Aux pieds, les bottes grises des Fournier.

Ses bottines en daim sont dans la poubelle de la cuisine.

— Elles ont fait leur temps, dit-elle en suivant mon regard.

— Gardez les bottes.

— Ce sont celles de vos voisins.

— Vous les leur rendrez.

Elle lève les yeux vers moi. Elle a compris. Il faudra revenir pour les rendre.

Elle ne dit rien. Elle sourit. Pas le sourire-lampe. L'autre.

On boit le café debout, près du poêle, sans s'asseoir. Comme si s'asseoir, c'était déjà trop. On ne parle pas d'hier soir. On parle de la route, du bleu dans le ciel, des bottes. On parle autour.

Je n'ai jamais été doué pour parler autour. Elle, si. Mais ce matin, je vois bien que ça lui coûte.

À dix heures moins le quart, on entend le moteur.

Le chasse-neige remonte le dernier virage, énorme, orange, dans un nuage de poudre blanche. Au volant, Dédé Rochas, soixante-huit ans, une casquette de la coopérative vissée sur la tête. Il s'arrête devant chez moi, baisse sa vitre, regarde Valentine, me regarde, regarde Valentine à nouveau.

— Ben dis donc, Gabriel. T'as eu de la compagnie.

— Merci, Dédé.

— Je redescends dans une demi-heure. La dame peut me suivre, c'est plus sûr.

Il remonte sa vitre. Je le vois sourire dans sa barbe. D'ici ce soir, tout le canton saura.

Je m'en fiche.

Je porte son sac jusqu'à la voiture. Elle marche à côté de moi dans la neige tassée. Elle ne lève plus les pieds trop haut. En cinq jours, elle a appris à marcher ici.

Je pose le sac dans le coffre. Je referme. Je reste la main sur la carrosserie froide.

Elle est là, devant moi. Les joues rouges de froid. L'écharpe des Fournier jusqu'au nez. Elle attend que je dise au revoir. Elle va dire *merci pour tout*, elle va dire *c'était très gentil*, elle va allumer son sourire et monter dans sa voiture.

Non.

Pas cette fois.

— Valentine.

Elle me regarde.

— Je te préviens.

Le *tu* est sorti tout seul. Elle cligne des yeux. Elle ne dit rien.

— Quand tu vas partir, je vais rentrer, je vais faire du café, et il n'y aura personne pour mettre la table sans qu'on lui demande. Je vais trouver ça très bien pendant à peu près une heure. Et ensuite, je vais trouver la maison beaucoup trop grande.

Ma gorge brûle. Mathilde avait raison. Ça arrache.

— Je ne te demande rien. Je ne te demande pas de rester. Je te préviens, c'est tout.

Elle ne bouge pas. Elle me regarde avec ses yeux un peu trop brillants, l'écharpe toujours sur le nez.

Puis elle la baisse.

— Tu ne me demandes rien ?

— Non.

— Alors c'est moi qui demande.

Elle fait un pas. Elle est tout près.

— Je peux ?

Ma propre question. Retournée. Posée là, dans le soleil, au milieu de la neige.

Je n'ai pas besoin de réfléchir. Le son vient de très loin, de quelque part où je n'étais pas descendu depuis des années.

— Ah-ah.

Et elle m'embrasse.

C'est un baiser maladroit. Froid. Nos nez sont gelés, mon bonnet glisse, ses lèvres ont le goût du café. C'est le plus beau baiser de ma vie.

Derrière nous, Dédé klaxonne deux fois. Je ne me retourne pas.

Elle remonte dans sa voiture. Elle baisse la vitre.

— Je dois rentrer, dit-elle. J'ai des choses à faire. Des clients à rappeler. Des non à dire. Beaucoup de non.

— Je sais.

— Je ne sais pas encore quand je reviendrai.

— Je sais aussi.

Elle me regarde un long moment. Puis elle sourit, et c'est un sourire que je n'avais encore jamais vu. Ni lampe, ni fatigue. Juste elle.

— Mais je reviendrai, Gabriel. C'est une information. Pas une question.

Elle remonte la vitre. Elle démarre. La petite voiture rouge suit le chasse-neige orange dans le premier virage. Puis le deuxième. Puis plus rien.

Je reste là jusqu'à ce que je n'entende plus le moteur.

Dans la maison, le poêle ronronne. Sa tasse est sur le buffet. Le T-rex est remis debout sur l'étagère de la chambre des neveux. Elle a refait le lit au carré.

Évidemment.

Je vais pour effacer l'ardoise. Je m'arrête.

Sous ma phrase de ce matin, il y a son écriture ronde. Elle l'a écrite pendant que je dégageais sa voiture.

*Valentine : partie à Lyon apprendre à dire non. Retour au printemps. (Garde-moi les bottes.)*

Je relis trois fois.

Puis je pose la craie sur le rebord.

Je n'efface pas.

Je n'effacerai pas.

# Épilogue — Retour au printemps

*Valentine*

La route qui monte aux Essarts n'a plus rien à voir.

Les sapins sont toujours là, noirs et sérieux. Mais entre eux, il y a maintenant des prairies d'un vert presque insolent, des jonquilles sauvages sur les talus, des ruisseaux qui dévalent partout comme des enfants qui sortent de l'école. Mai. Le mois où la montagne se souvient qu'elle sait être douce.

Je baisse la vitre. Ça sent l'herbe mouillée et le bois coupé.

Sur le siège passager, il y a les bottes grises des Fournier, propres, cirées, dans un sac en papier. Et à mes pieds, des chaussures de marche. Des vraies. Avec des crampons.

J'ai mis cinq mois à revenir. Cinq mois à dire non.

Non à quatre mariages sur six. Non aux bougies dans les granges en bois. Non à ma mère, un dimanche sur deux. Non à la cliente qui m'appelait à vingt-trois heures pour changer la couleur des serviettes. À chaque fois, j'ai cru que le monde allait s'effondrer. À chaque fois, quelqu'un a râlé. Et c'est tout.

Sur mon site, j'ai changé une seule phrase. Avant, il y avait : *“Votre rêve, je m'en occupe.”* Maintenant, il y a : *“Des mariages vrais. Avec des oui sincères, et quelques non.”*

J'ai perdu des clients. J'en ai gagné d'autres. Des gens qui veulent moins de chichis et plus de vérité. Je travaille deux fois moins. Je dors deux fois mieux.

Le panneau apparaît dans le virage. *Les Essarts-Hauts*. Sans givre, cette fois.

Six maisons. Une chapelle au clocher de travers. Une fontaine qui coule. Et devant la grange de Mathilde, des tréteaux, des bancs, des guirlandes de fleurs des champs que quelqu'un a déjà commencé à accrocher.

Demain, on y célèbre le mariage de Léa Rochas, la petite-fille de Dédé. Quarante invités, un repas sur des planches, un bal avec un accordéon. Pas de bougies. Des lampions, à l'extérieur.

C'est le premier mariage que j'organise à ma façon. De A à Z.

Je me gare devant la seule maison que je connais. Je coupe le moteur. Le silence revient, celui de décembre, mais plus léger. Plein d'oiseaux.

Je regarde la porte.

À côté, accrochée à son clou, l'ardoise.

Je descends lire.

*Gabriel : parti chercher Mathilde à la gare de Grenoble. Retour 16 h. P.-S. : la confiture d'abricots est sur la table.*

Il est seize heures moins dix.

Je souris. Je prends la craie.

Et en dessous, j'écris :

*Valentine : arrivée.*

### *Gabriel*

Mathilde parle depuis la gare.

Quatre mois d'Atlantique, deux de Pacifique, une tempête au large du Cap-Vert, un dauphin qui a suivi le bateau pendant trois jours, les enfants qui ont appris à faire des nœuds de marin et refusent maintenant de lacer leurs chaussures normalement. Elle a la peau tannée, les cheveux décolorés par le sel, et elle n'a pas arrêté de parler une seule seconde depuis Grenoble.

Puis on prend le dernier virage, et elle se tait.

Elle a vu la voiture rouge garée devant chez moi.

— Gabi.

— Hm.

— C'est la dame aux bougies ?

— Elle s'appelle Valentine.

Mathilde se tourne vers moi. Elle me regarde comme quand on avait dix ans et que j'avais cassé la fenêtre de la grange en essayant de faire un lance-pierres.

— Tu as lu le carnet.

Ce n'est pas une question.

Je ne réponds pas. Je me gare.

Valentine est assise sur le banc devant la maison, au soleil, les jambes allongées, une tasse à la main. Elle porte de vraies chaussures de marche. Elle se lève quand elle nous voit. Elle ne lève plus les pieds trop haut.

Mathilde descend de la voiture. Elle marche droit sur elle. Je vois Valentine se raidir une seconde, puis allumer son sourire. Le sourire-lampe. Par réflexe.

Et puis, je la vois faire quelque chose d'extraordinaire. Elle l'éteint. Toute seule. Sans que personne ne lui demande.

Elle tend la main à ma sœur avec un vrai sourire. Le sien.

— Bonjour, Mathilde. Votre frère est impossible.

Mathilde éclate de rire.

— Je sais. Depuis cinquante-deux ans.

Elles parlent. Je les laisse. Je m'approche de la porte.

Sous ma phrase de ce matin, il y a son écriture ronde.

*Valentine : arrivée.*

Pas d'heure de retour. Pas de date de départ.

Je regarde ces deux mots un long moment. Puis je me retourne vers elle. Elle me regarde déjà. Mathilde parle toujours, mais plus personne ne l'écoute.

Je n'ai pas besoin de la craie, cette fois. Je traverse la cour. Je m'arrête devant elle.

— Tu restes ?

Une question fermée. La plus simple. La plus importante.

Elle ne réfléchit pas. Elle n'allume rien. Elle laisse juste le son monter, de sous les côtes, de sous le cœur, de très loin.

— Ah-ah.

Derrière nous, ma sœur écrase une larme en faisant semblant d'avoir du sable dans l'œil.

Dans la grange, demain, il y aura un mariage. Ce ne sera pas le nôtre.

Pas encore.

FIN

# Page bonus

### *Et toi, ton ventre, il dit quoi ?*

Valentine disait oui à tout. Par habitude, par gentillesse, par peur de décevoir. Comme beaucoup d'entre nous.

Ce que Gabriel lui fait découvrir n'est pas une invention de roman. Cela vient du **Design Humain**, un outil de connaissance de soi que j'enseigne. Pour une grande partie d'entre nous, la réponse la plus juste ne vient pas de la tête. Elle vient du corps, et elle se manifeste par un son spontané, avant même qu'on ait le temps de réfléchir.

**Ah-ah**, c'est oui. **Hm-hm**, c'est non.

### *Le test du ventre : 7 questions pour cette semaine*

Demande à quelqu'un de confiance de te les poser à voix haute. Ou lis-les toi-même, en posant une main sur ton ventre. Ne réfléchis pas. Laisse sortir le son.

1. Est-ce que j'ai envie de dire oui à la prochaine chose qu'on va me demander ?
2. Est-ce que mon travail me nourrit, aujourd'hui ?
3. Est-ce que je suis fatiguée ?
4. Est-ce que j'ai envie de voir cette personne ce week-end ?
5. Est-ce que je dis oui pour faire plaisir, en ce moment ?
6. Est-ce que j'ai besoin d'une pause ?
7. Est-ce que j'ai le droit de dire non ?

Note les réponses qui t'ont surprise. Ce sont souvent les plus vraies.

> *Ta tête dit oui. Ton ventre dit hm-hm. Lequel des deux t'a amenée jusqu'ici ?*

### *Envie de prolonger ?*

- **Retrouve un autre village du Dauphiné, Clairvieu,** dans ma série de romans *Les Saisons de Clairvieu*. Le tome 1, *"Attendre la reconnaissance"*, sort le 2 mars 2027.
- **Envie de découvrir ton propre fonctionnement en Design Humain ?** Réponds simplement à l'un de mes mails, je t'en dirai plus. 💌

*Laure*
*LD Rivano*